Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand

Band: 16 (1988)

Heft: 63

Artikel: Amicale des patoisants d'Ajoie et du Clos-du-Doubs : un autre souvenir d'enfance = in atre seuveni d'afaince

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-242046

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Amicale des patoisants d'Ajoie et du Clos-du-Doubs

par Monsieur :

R. Gaio

UN AUTRE SOUVENIR D'ENFANCE

Quand j'étais enfant, nos gens étaient de petits paysans. Nous avions une jument qui nous donnait un poulain chaque année, quatre vaches et puis une chèvre. Il y avait aussi des porcs, des lapins, des chats. Nous n'avions pas de chien. Notre chèvre donnait naissance à un ou deux cabris chaque printemps. Certaines fois, on les vendait ou bien, on les bouchoyait, c'était de la bonne viande. Nous en avions toujours pour Pâques. Nous étions bien contents de changer un peu, car constamment du porc, on en fatiguait. Mais pour avoir des cabris, il fallait faire porter cette bête. C'était tout une affaire parce qu'il fallait aller bien loin de chez nous.

Malgré que nous avions un cheval qui pétait à l'écurie, on était obligé de conduire cette chèvre à pied. Il faillait traverser trois villages; les enfants nous criaient des méchancetés : "Mets-lui des guides et saute dessus; tu devais l'atteler , cela irait plus vite; tu n'as pas besoin d'aller plus loin, je veux bien faire l'affaire". On venait fâché mais finalement faisant mine de rien, on passait son chemin.

Lorsqu'on arrivait à peu prés sur place, depuis bien loin, ça puait. Tonnerre, on en prenait plus avec le nez qu'avec une pelle. Malgré cela, il fallait que ce vilain bouc fasse son travail. Parfois, la femme nous expédiait dehors pour qu'on ne voie pas ce qui se passait, mais moi, j'étais bien au courant.

Cela coûtait quarante sous et nous voilà prêts pour repartir. La bonne femme nous donnait des pommes douces qu'on ne pouvait pas manger tant elles empestaient. On les écrasait et on les donnait à manger à cette chèvre. Certaines fois, elle ne voulait même pas les toucher.

C'était une pitié de revenir contre la maison, la pauvre bête était fatiguée. Il fallait la tirer de toutes ses forces pour la faire avancer. Mon Dieu qu'on avait du mal, il fallait la moitié plus de temps pour le retour que pour aller. Ces sales gamins recommençaient à se moquer de nous, ils étaient même souvent méchants.

Arrivés à l'écurie, on était aussi mal en point que la promeneuse, on était très fatigués. On osait pas se plaindre, on ne faisait pas d'avance, parce que l'année suivante, il fallait remettre ça.

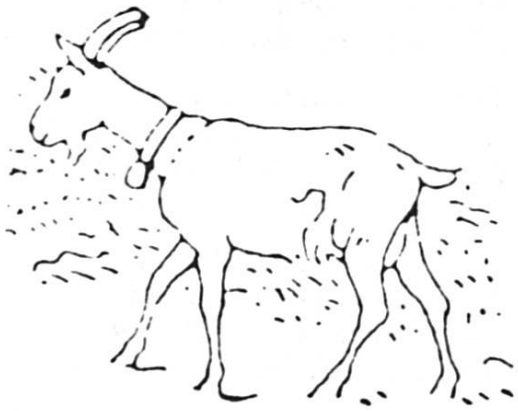
IN ATRE SEUVENI D'AFAINCE

Tiaind i étôs afaint, nos dgens étïnt des p'téts paysains. Nôs aivïns enne djement que nôs beyais ïn polain tos les ans, quaitre vaitches è peus enne tchievre. E y aivait âchi des poues, des tçhnis, des tchaits. Mains nôs n'aivïnt pe de tchïn. Note tchievre botaie bé ün ou doux tchevris tos les paitchi-feus. Des côps, nôs les vendïns ou bïn nôs les boétchayins,c'était de lai boinne tchie Nôs en aivïn aidé po Paitçhes, nôs étïns bïn aiges d'ïn pô tchaindgie, touedje di poue po fini, an sôlaie.

Mains po aivoi des tchevris, è faillait faire è poétchaie c'te béte. C'était tote enne aiffaire poche qu'è faillait allaie bïn loin de tchie nôs.

Dâ que nos aivïns ïn tchvâ que pataie en l'étâle, an était oblidgie de monnaie c'te gaiysse è pie. E faillait travoichie trâs v'laidges. Chu not péssaidge, les afaints nôs breûyint des métchaintès : "Bote iy des des dyides è peus te sâteré dechu, te dairôs l'aipiayie, çoli adrait pus vite, te n'é pe fâte d'allaie pus loin, i veus dje bïn faire l'aiffaire". An veniait tot noi de gregne, mains po fini, an fesâit minne de ran, an péssaie son tchemïn.

Tiaind an airrivaie è pô pré chu piaice, dâ bïn loin çoli puaie. Bogre de tchïn, an en preniaie pus aivô le nèz qu'aivô enne pâle. Magrè çoli, è faillait que ci peut boc feseuche sai bésaigne. Des côps, lai fanne nôs enviaie defeûs po qu'an voyeuche pe ço que se péssaie, mains moi, i étôs bïn à courant.



Coli côtai quairante sous è peus voili que nôs étïns prâts po r'paitchi. La boinne fanne nôs beyait des pammes douçattes qu'an ne poyait pe maindgie foueche qu'elles empechtïn. An les écraisaie po les beyie è maindgie en c'te tchievre. Des côps, elle ne les v'lait piepe toutchi.

C'était enne pidie de r'veni contre l'hôtâ, lai pouere béte était sôle. E lai faillait tirie de totes ses foueches po lai faire aivaincie. Mon Due qu'an aivait di mâ, è faillait lai moitie pus le temps po le r'toué que po allaie. Ces tchairvôtes de gamins r'ècmencïnt de se fotre de nôs, des côps qu'èls étïns meinme métchaints.

Airrivaie en l'étâle, nôs étïns chi mâ à point que lai pormenouse, nôs étïns tot éroyenaie. An oûejaie pe se piaindre, an ne faisait pe d'aivaince, poche que l'annaie d'aiprés, è faillait r'émeudre.